

Les ambivalences de l'île déserte.

I - Partie « philosophique »

1- île déserte apparaît comme le modèle de ce que l'on appelle, dans la philosophie politique des 17^{ème} et 18^{ème} siècle, « état de nature », à savoir l'état d'un être humain *en dehors de toute société*, dépouillé donc de tout ce que la vie en société nous apporte et nous impose, de tout ce qui est *acquis et intégré par nous lorsque nous vivons en groupes* : c'est l'idée d'un homme qui n'aurait, en termes de désirs, de règles de conduites et de capacités *que ce que sa nature originelle lui procure*, sans ajout, sans éducation et sans rien qui supposerait l'interaction avec les autres.

2- La notion d'état de nature est mobilisée par toute la philosophie des 17^{ème} et 18^{ème} siècles dans deux fonctions :

- a- la première est de caractériser ce qui appartient véritablement au noyau universel de la nature humaine, et ce qui n'est qu'un ajout propre à telle ou à telle société (nb : « nature » cela veut dire alors : propriété principale, quelque chose d'essentiel, par exemple : parler, avoir des relations (amitié, amour, etc.) :
- b- la seconde est de questionner l'histoire même des sociétés humaines : ont-elles toujours existé ? et si non, pourquoi et comment ont-elles commencé ? comment se sont-elles transformées ?
- c- la troisième est de questionner la *légitimité* des sociétés, c'est-à-dire la question de savoir si elles reposent sur des principes universellement acceptables par tout homme : en imaginant un homme qui n'aurait justement pas été éduqué, dressé pour vivre en société, on se donne la possibilité de répondre à deux questions cruciales :

- en se demandant ce qui pourrait bien rendre acceptable à un homme « naturel » une telle vie et le pousser à vivre avec ses semblables sous des lois communes, on peut se demander si *vivre en société est naturel pour l'homme*, si c'est pour lui une *nécessité* ou bien s'il aurait pu et pourrait donc encore peut-être aujourd'hui vivre autrement.

- en se demandant ensuite ce qui, parmi l'ensemble des règles, des institutions et des coutumes de telle ou telle société, lui apparaîtrait *naturellement* acceptable et ce qui au contraire lui apparaîtrait totalement farfelu, inutile ou scandaleux, on se donne le moyen d'opérer une critique efficace des sociétés actuelles, une critique qui fait le tri entre ce qui est rationnellement justifiable (et qui serait accepté et acceptable pour un être humain sans préjugé) et ce qui ne doit son existence qu'à la tradition ou à la force.

3- Or, cet état de nature ne peut être qu'une fiction :

- il s'agit d'un état qui n'a peut-être jamais existé et n'existera sans doute jamais – puisque les témoignages de l'archéologie et de la paléontologie démentent pour l'instant l'existence d'une vie humaine non sociale et que nous sommes une espèce où les enfants ne pourraient de toute façon pas survivre sans l'organisation sociale minimale que suppose le soin d'un ou plusieurs adultes.

- C'est un état que l'on ne retrouve jamais non plus dans les sociétés dites « primitives », qui non seulement sont toujours des sociétés, et supposent toujours des acquis et une éducation, et qui ne sont de toute façon « primitives », et donc plus proches, croit-on de la nature, que par rapport à une échelle de valeur qui est celle des sociétés occidentales, qui font du développement technologique et scientifique le critère exclusif unique de progrès.

4 - c'est en revanche un état que le récit du naufrage et des aventures de Robinson sur son île déserte permet de *modéliser parfaitement* : grâce à la force du récit, Robinson

se retrouve seul, sans autres forces que les siennes, sans autres règles que celles que lui prescrit sa raison (ou presque). Robinson incarne donc parfaitement, semble-t-il, le modèle d'un homme qu'une situation extraordinaire, mais vraisemblable (le naufrage) aurait rendu à l'état de nature : déjà adulte, et donc déjà formé et capable de survivre sans le secours des autres, mais coupé des autres, de leur influence et des ressources qu'ils pourraient lui procurer, devant tirer de lui et de lui seul toutes les ressources, les connaissances et les règles nécessaires à conduire sa vie.

Observer Robinson Crusoe rencontrer des problèmes et trouver des solutions, c'est donc observer un homme qui n'existe nulle part de cette manière, mais dont il reste quelque chose en chacun de nous, un homme totalement dépouillé de ce qui n'est pas naturel : il nous donne donc à connaître cette partie de nous qui nous est dissimulée par la vie en société.

5- On retrouve cette représentation de l'état de nature dans le texte de Defoe qui vient d'être lu, qui vient rappeler qu'un homme de l'état de nature, s'il était placé comme nous le sommes et comme l'est Robinson face à la possibilité de l'abondance, de la surproduction et du luxe, ne mobiliserait pas, comme nous, les critères de notre civilisation consumériste, pour laquelle tout ce qui peut être fait, produit, *doit être fait et produit* et pour qui la seule limite est celle du désir, mais aurait spontanément pour règle *de s'en tenir au seul besoin*, c'est-à-dire à ce sentiment de manque que nous éprouvons de façon *naturelle* (autrement dit *innée*) et qui nous pousse à nous procurer, sur un mode quasi-instinctif, les biens qui sont absolument *nécessaires et indispensables* à notre survie et conserver notre nature humaine.

Robinson se limite donc au strict nécessaire, mais ce n'est pas faute de moyens : il pourrait vivre dans le luxe et la surproduction ; simplement, étant seul, n'ayant aucune forme de sollicitation à surproduire, puisqu'il n'y a aucun profit à faire, personne avec qui échanger ou à impressionner par son mode de vie.

S'il se limite, c'est parce qu'il a redécouvert sur son île déserte ce qui semble être le modèle *naturel* de la valeur, de ce qui rend les choses désirables pour nous, à savoir leur valeur d'usage, leur plus ou moins grande capacité à satisfaire nos besoins ; à l'exception de leur valeur *d'échange*, c'est-à-dire du fait qu'elles peuvent être échangées contre une quantité plus ou moins grande d'un autre bien, en fonction non plus de l'utilité, mais des désirs des autres.

6- On notera cependant l'ambiguïté de cet état de nature *tel que Robinson l'incarne* : parmi les règles de vie censément *naturelles* que Robinson suit sur son île et qui lui font prendre des décisions bien différentes de celles que la société et l'éducation nous font prendre, il y a en une qui pose difficulté : au lieu de s'en tenir, à la fin du texte étudié dans la séance précédente, au critère du seul besoin, ce qui conduirait à *éliminer la production de tout excédent, de tout surplus de biens par rapport au strict besoin naturel*, Robinson évoque la légitimité de *surproduire*, à condition que ce soit non pas pour échanger et s'enrichir au-delà de ses besoins, mais pour donner. Dans cette règle, comme le vocabulaire *religieux* présent dans tout le texte (« la perversité du monde », « la concupiscence », etc.) se laisse entendre que Robinson continue, sur son île, de suivre les règles du christianisme, qui prône, on le sait, à la fois la frugalité, sinon la pauvreté, mais aussi la charité.

Or cette double règle, Robinson l'a sans doute apprise lors de ses années de formation, dans sa jeunesse en Angleterre, pays chrétien : doit-on alors encore y voir un mouvement naturel et spontané, une impulsion naturelle retrouvée *une fois qu'on a déblayé et éliminé tout ce que la culture et l'éducation avait entassé sur elle*, ou bien doit-on y voir un *reste de cette société et de cette culture* ? Robinson sur son île *recrée-t-il un*

monde à partir de la seule nature en lui ou bien se contente-il de reproduire le monde qu'il a quitté ?

2°) L'ambivalence de cette fiction : modèle scientifique ou modèle idéologique ?

- cette ambiguïté aperçue à la fin du texte précédent (Robinson Crusoé suit-il vraiment les règles et les impulsions de la seule nature humaine en lui ou bien ne fait-il que reproduire ce qu'il a appris dans son éducation ?) est au fond *capitale* pour déterminer quelle fonction et quel statut a réellement la fiction de Robinson Crusoé :

a) L'île déserte comme *modèle scientifique* :

si l'on admet que la religiosité est elle aussi, comme tous les autres aspects de ce que fait Robinson, naturelle à l'homme et que les commandements du christianisme ne sont rien d'autre que la formulation de penchants naturels de l'homme, que par conséquent RC est bien un homme naturel, *tout ce que fait Robinson nous permet*

1) *de connaître précisément ce que la nature nous prescrit et que nous avons recouvert et dissimulé sous toutes sortes de normes sociales (= statut scientifique du modèle)*

2) *de justifier tout ce qui, dans nos sociétés actuelles, est conforme à ce cheminement purement issu de la nature (et au contraire d'éliminer tout ce qui ne l'est pas) (=fonction critique du modèle).*

On peut illustrer la manière dont Robinson Crusoé fonctionne comme un modèle de ce genre pour bon nombre d'économistes, chez qui il a été l'objet d'un très grand nombre d'appropriations et d'utilisations. On y voit régulièrement apparaître, presque depuis la parution du roman, l'idée que l'épisode de l'île déserte entretient avec les théories économiques non pas un rapport d'*illustration*, mais de véritable *fondement*, de preuve quasi-expérimentale, comme s'il s'agissait d'un cas réel que l'on aurait observé pour en dégager des réflexions générales. Robinson Crusoé prouverait donc, en tant que fiction, la pertinence psychologique de leur approche, dans l'idée que le personnage de Robinson représente parfaitement un individu parfaitement rationnel, capable de faire des choix sans être influencé par des normes sociales ou historiques, mais en s'inspirant uniquement d'un calcul soigneux des conséquences de chacun de ses actes. A cet égard, il fournirait le modèle parfait de *tout agent économique*, de toute prise de décision économique, que l'on pourrait alors utiliser pour penser et comprendre les prises de décision *complexes, à l'échelle d'une société entière*.

b) L'île déserte comme modèle *idéologique* et comme naturalisation de rapports sociaux et historiques :

si l'on soupçonne que, derrière cette apparence d'un retour à la nature, Robinson, ce n'est pas l'homme naturel, mais un certain anglais du 17^{ème} siècle représentant d'une certaine culture, d'une certaine religion, d'un certain nombre d'habitudes, de pratiques et d'intérêts liés à son groupe social, alors le modèle change aussitôt de fonction et de statut : il nous fait en effet prendre pour *quelque chose de naturel* une manière de vivre, de faire et de penser qui ne l'est pas, qui est au contraire historiquement et socialement situé.

Cela implique un double changement :

- un changement de statut de la fiction, tout d'abord : au lieu d'être un modèle scientifique, une forme d'expérience de pensée permettant de comprendre et de suivre à l'état isolé, de façon transparente et lisible quelque chose qu'on ne peut pas connaître autrement, parce qu'il est trop mélangé à d'autres choses dans la réalité, la fiction cesse tout simplement d'être un modèle *universel*, valable pour tous les hommes et donnant donc à les connaître tous ; elle devient simplement le récit de la manière dont un Anglais du 17^{ème} reproduirait sa propre société partout où on le déplacerait. C'est intéressant pour comprendre l'esprit anglais, c'est sans doute capital pour comprendre l'idéal colonial britannique, qui a imposé le *tea time* et le *crickett* sur plus de quatre continents, *mais cela ne nous dit rien de l'homme en général*, cela n'a aucune valeur scientifique universelle.

- mais cela produit également un changement de *fonction* de la fiction : en passant d'un statut de *modèle universel* à celui de tableau historiquement situé de l'anglais du 17^{ème}, la fonction *critique* du modèle se modifie également : si la fiction était un modèle universel, elle permettait de trier *dans toute société*, ce qui était naturel et donc acceptable universellement et ce qui ne l'était pas et pouvait donc être détruit, combattu ou abandonné. Mais s'il ne s'agit, *derrière cette apparence d'universalité*, que d'un modèle historiquement situé, ce qui est produit par là, premier changement de statut, c'est alors *la transformation d'une forme de vie parmi d'autres en LA forme de vie humaine par excellence* ; on fait ainsi passer les normes d'un groupe parmi d'autres – la bourgeoisie commerciale anglaise du 17^{ème} siècle, qui n'est ni toute l'Angleterre, ni encore moins toute l'humanité – pour les normes de l'humanité tout entière.

Faire passer ainsi des normes situées, particulières pour des normes naturelles et donc universelles, c'est ce qu'on appelle la *naturalisation*, et c'est là l'un des instruments qui caractérise, d'après le philosophe et économiste Karl Marx, un certain type de discours qu'il qualifie d'« idéologie ».

Idéologie = un discours en apparence d'ordre intellectuel et à valeur scientifique, mais qui n'est en réalité pas guidé par l'objectivité et la vérité, mais construit comme un moyen de *promouvoir et défendre les intérêts d'une classe ou d'un groupe social donné*, celui qui émet ce discours, en les faisant justement passer pour les intérêts universels de toute la société, voire de toute l'humanité, c'est-à-dire pour des faits naturels.

Or, quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'au-delà de la question des règles et des valeurs religieuses, Robinson importe encore beaucoup d'autres choses dans son île, des choses qui appartiennent à sa culture d'anglais du 17^{ème} :

- des objets qu'il récupère sur le navire (des provisions, une montre, des outils qui lui permettent de ne pas commencer tout à fait à partir de rien)

- des savoirs et des savoir-faire : quelques rudiments de botanique qui lui permettent l'agriculture et la cueillette, des techniques de couture (ou au moins l'idée de coudre), la capacité de mesurer le temps et de faire la comptabilité de son temps et de ses ressources, l'idée d'écrire son journal moral, indiquant ses progrès et ses troubles, idée *profondément ancrée dans la religion puritaine* de Defoe

- des valeurs profondément ancrées dans sa société et son époque : l'idée de se proclamer lui-même gouverneur de son île, qui deviendra bientôt une colonie peuplée des divers naufragés qu'il recueille et à laquelle il va donner une législation.

Mais surtout l'idée qu'un être humain est un *individu* qui doit maximiser dans tous les cas son intérêt individuel, et doit calculer *soigneusement* les avantages et les inconvénients de chaque action et chaque situation pour s'approcher d'un certain optimum de rentabilité entre les efforts et les résultats.

Cette idée que l'homme serait au fond un individu *toujours isolé*, parce qu'il est à la fois autosuffisant et libre, libre notamment de choisir de s'associer ou non aux autres humains en fonction de ce que lui dicte son intérêt, c'est assurément ce que le personnage de Robinson Crusoé incarne assez parfaitement : tout ce qu'il fait et choisit de faire semble calculé, issu d'un calcul qui est seul à mener et qui n'obéit qu'à la règle du maximum de profit, qui n'est toutefois pas incompatible avec l'idée de frugalité vue lors de la séance précédente. C'est aussi une attitude, une manière de penser, une manière d'être humain que l'on voit apparaître et se développer à ce moment précis de l'histoire, même si on a pu avoir tendance à oublier ce fait et à voir dans le calcul rationnel du profit une propriété naturelle de l'homme.

Tout cela nous donne tout de même de façon insistante le sentiment que Robinson ne fait donc sur son île, que reproduire sous une forme parfaitement pure ce qui caractérise le mode de vie et les valeurs d'un certain groupe social de la société anglaise de l'époque, la classe émergente au 17^{ème} siècle des marchands qui sont à la fois les promoteurs, les acteurs et les bénéficiaires de la politique coloniale anglaise.

L'île déserte semble bien le lieu idéal de réflexion sur la place de l'individu dans la société. Or, l'île a aussi été le lieu de l'invention de l'utopie. Nous allons maintenant nous pencher sur l'œuvre de Thomas More, *Utopia*.

La construction d'une société idéale sur une île ? Le cas de l'Utopie

1°) Présentation de *Utopia* de Thomas More

L'œuvre de Thomas More est particulièrement liée à son contexte d'écriture.

Le contexte humaniste tout d'abord, qui implique une nouvelle façon de concevoir le monde à la Renaissance : l'homme devient acteur de son bonheur sur terre, seul, et présente ainsi un nouveau modèle de société. De plus l'*Utopie* peut se comprendre comme une relecture ou une réécriture de Platon, comme un équivalent moderne de la Cité idéale dans la *République*.

Le contexte personnel de Thomas More est également important pour la genèse d'*Utopie*, qui doit faire pendant à l'*Eloge de la folie* d'Érasme, paru en 1509, en latin.

Lorsqu'Érasme, philosophe, homme de lettres et théologien hollandais écrit son *Eloge de la folie*, ou *Encomium Morae* dans son titre initial en latin, il réside chez Thomas More et lui dédie son ouvrage.

L'*Eloge de la folie* est un texte humoristique, dans lequel Érasme fait parler la déesse de la Folie à des fins critiques de la société : théologiens, moines, haut clergé, et courtisans sont l'objet d'une satire mordante. L'œuvre a connu un très grand succès et de très nombreuses rééditions

Avec *Utopia*, il s'agissait pour Thomas More de répondre à son ami Érasme qui lui avait demandé d'écrire un éloge de la sagesse. Se demandant dans quelle contrée du monde la raison pouvait se trouver, les deux humanistes répondirent-ils d'un commun accord. *Nusquam* ! c'est à dire « Nulle-part », en latin, ou *Utopia* en grec.

Enfin, le contexte politique joue un grand rôle dans la conception d'Utopie, que Thomas More écrit en réponse à la politique désastreuse d'Henri VII et à l'attitude ambiguë d'Henri VIII.

Lors de l'écriture d'Utopie, l'Angleterre subit en effet une effroyable pression financière en raison du financement des guerres contre l'Écosse, mais aussi des dépenses personnelles fastueuses d'Henri VII et d'Henri VIII: l'agriculture et en ruine, au profit de l'élevage des moutons. C'est la famine. La mendicité et le vagabondage se multiplient. La justice est expéditive, absurde et brutale.

Membre du parlement depuis 1504, More entre en conflit avec Henry VII à propos des taxes demandées par celui-ci pour financer la guerre en Écosse; mais il entre au service d'Henri VIII qui l'envoie en 1515 en mission diplomatique aux Pays-Bas, c'est alors qu'il écrit l'*Utopie*. Mais face à l'émergence de la Réforme à laquelle Henri VIII se montre favorable pour des raisons personnelles (il souhaite divorcer de Catherine d'Aragon pour épouser Anne Boleyn, ce que le Pape interdit), Thomas More se montre un catholique intransigeant, et s'oppose à Henri VIII. Jugé en 1535, il est exécuté.

Utopia paraît en 1516 en latin, avec pour sous-titre « un vrai livre d'or, un petit ouvrage non moins salubre qu'agréable, relatif à la meilleure forme de communauté politique et à la nouvelle île d'Utopie ». L'œuvre connaîtra un grand succès et de nombreuses éditions, dont une première édition en français en 1550, et en anglais en 1551. La traduction du texte que nous allons étudier a été faite par Victor Stouvenel en 1842. Enfin, l'œuvre donne naissance à la thèse littéraire et philosophique de l'utopie. L'utopie vient du grec « u-topos » « lieu qui n'est nulle part », le mot devient nom commun par antonomase, il est attesté par « utopie » en français en 1532, chez Rabelais. Il désigne un lieu à l'écart, inaccessible ou difficilement accessible, qui implique une vie en autarcie, et propose un système politique idéal.

L'imagination se met donc au service du progrès social à travers la fiction et la littérature se met au service des idées et de la raison dans un cadre géographique défini : celui d'une île.

2°) Texte de Thomas More extrait du livre II

L'œuvre se compose de deux livres.

Dans le Premier livre, Thomas More relate sa rencontre, dans le monde réel, à Anvers, avec Pierre Gilles, à qui Thomas More dédie sa première édition de l'*Utopie*, secrétaire de la ville d'Anvers et correcteur de l'éditeur Thierry Martens, de Louvain et avec Raphaël Hythloday, grand voyageur, compagnon d'Amerigo Vespucci, qui conte ses voyages. Les trois hommes critiquent sévèrement la société anglaise qui affame son peuple, le réduit à la mendicité et l'accable d'une justice sévère. Raphaël Hythloday présente alors une première fiction, celle des « Polylérites », peuple sage malgré l'étymologie du nom qui signifie « dire ou faire beaucoup de sottises » (fonctionnement par antiphrase ou clin d'œil à Erasme... ?) Puis il évoque les institutions utopiennes, qui feront l'objet du second livre.

La fiction analyse-t-elle la société, la réinvente-t-elle, lui impose-t-elle une forme ? C'est ce que nous nous demanderons dans la suite de notre étude.

Dans le second livre, Raphaël décrit Utopia. Il en définit d'abord la géographie, celle d'une île protégée de toute attaque, puis il évoque plusieurs aspects de ce lieu, et d'abord sa géographie. Nous avons ici une analyse du réel : Utopia ressemble beaucoup à l'Angleterre. Puis Raphaël évoque ses villes, dont la capitale Amaurot peut rappeler Londres, puis son fonctionnement social et politique : *Utopia* réinvente la société dans le sens de son amélioration. Il expose ensuite l'organisation politique et sociale de l'île, clairement hiérarchisée et assez démocratique. Il présente ses métiers, et notamment l'agriculture, que chaque utopien pratique par roulement pendant deux ans, mais aussi les modes de vie, les vêtements dépourvus de faste... Il développe également les rapports mutuels entre les citoyens, les marchés, les hôpitaux, les repas pris en commun.

Enfin, il présente les restrictions de l'île : Utopia impose une forme de réel.

Les voyages y sont en effet très encadrés et interdits sans autorisation. On y méprise l'or et l'argent. On développe certes les sciences, la philosophie, la connaissance et la morale, mais on y définit les vrais et les faux plaisirs. La société pratique l'esclavagisme. Les esclaves sont des prisonniers de guerre et des criminels punis par la servitude, et par la peine de mort en cas de

récidive. Raphaël évoque ensuite la guerre, avec le recours à la ruse plutôt qu'à la force, l'emploi de mercenaires et le traitement humain des vaincus. Et il termine sa description par la religion : les utopiens deviennent chrétiens, et interdiction est faite à l'athéisme et au fanatisme.

Le livre s'achève par une double conclusion : Raphaël critique les nations européennes, éloignées d'Utopie, corrompues et malheureuses, puis Thomas More atténue les propos de Raphaël.

La discussion ne semble pas terminée...



Cette carte de l'Utopie, a une portée à la fois esthétique, explicative, pour « donner réalité » à la fiction, dans la tradition des récits de voyage, et une portée symbolique : s'agit-il d'une carte de l'Angleterre ? d'un crâne fonctionnant comme une vanité pour nous rappeler que l'homme est mortel, et que les sociétés sont mortelles également ?

Extrait du livre II « Des rapports mutuels entre les citoyens »

« La trompette indique l'heure des repas ; alors la *syphograntie*¹ entière se rend à l'hôtel pour y dîner ou pour y souper en commun, à l'exception des individus alités chez eux ou à l'hospice. Il est permis d'aller chercher des vivres au marché pour sa consommation particulière, après que les tables publiques ont été complètement pourvues. Mais les Utopiens n'usent jamais de ce droit, sans de graves motifs ; et si chacun est libre de manger chez soi, personne ne trouve plaisir à le faire. Car c'est folie de se donner la peine d'apprêter un mauvais dîner, quand on peut en avoir un bien meilleur à quelques pas.

« Les esclaves sont chargés des travaux de cuisine les plus sales et les plus pénibles. Les femmes font cuire les aliments, assaisonnent les mets, servent et desservent la table. Elles se remplacent dans cet emploi famille par famille.

« On dresse trois tables, ou plus, suivant le nombre des convives. Les hommes sont assis du côté de la muraille ; les femmes sont placées vis-à-vis, afin que s'il prenait à celles-ci une indisposition subite, ce qui arrive quelquefois aux femmes grosses², elles puissent sortir sans déranger personne, et se retirer dans l'appartement des nourrices. »

1- syphograntie : ici, l'assemblée des citoyens

2-grosses : c'est-à-dire enceintes, (le terme s'applique ordinairement aux animaux)

Problématique : Comment la fiction se met elle au service de la construction d'une société idéale ?

1- Une société très rigoureusement organisée :

La trompette sonne l'heure des repas, qui sont convenus à heures fixes, dans un lieu commun à tous pour se restaurer. Les tables sont publiques et pourvues de vivres, les repas sont gratuits.

Toute la communauté des citoyens prend ses repas ensemble, à l'exception des malades, des nourrices, des petits enfants et des esclaves. Les hommes sont assis du côté de la muraille, les femmes en vis-à-vis. Il ne s'agit pas non plus de « déranger » cette organisation très ordonnée : les petits enfants ne sont pas assis à la table des adultes.

2-Une société très hiérarchisée : il s'agit d'une société patriarcale où les hommes ne doivent pas être dérangés, sont servis à table, mais ne participent pas à la confection des repas comme les femmes, qui font cuire les aliments, servent et desservent. Les nourrices sont dans une salle à part avec les petits enfants, et enfin les esclaves (prisonniers de guerre ou criminels purgeant leurs peines) sont chargés des travaux les plus sales et les plus pénibles. La société n'est donc pas égalitaire.

3-Abondance et restriction : les repas sont gratuits pour tous, ce qui est un immense avantage pour le lecteur anglais du XVI^{ème} siècle, et de qualité. De plus, cette organisation permet le repos de certains (les hommes et, dans une moindre mesure les femmes). Le rythme des journées permet une alternance du travail et du repos, avec des loisirs après le souper (chose inimaginable pour un paysan anglais du XVI^{ème} siècle), et ce pour tous, et pas seulement pour les nantis de la société anglaise de l'époque.

MAIS : cette société pratique l'esclavage et est fortement hiérarchisée. On note une certaine absence de libertés : -de s'asseoir où l'on veut, il est très mal vu (il faut un « grave motif ») - de manger chez soi (même si théoriquement on en a le droit), -de manger quand on veut, où on veut, ce qu'on veut, avec qui on veut...

Conclusion : Les lecteurs modernes que nous sommes, vivant dans des démocraties occidentales où le problème de la faim est toujours présent, mais moins terrible que dans l'Angleterre d'Henri VII, sont très sensibles à ces privations de liberté. Utopia semble bien dogmatique par certains aspects, et on se rend compte que l'utopie peut facilement basculer dans la dystopie.

3°) -Caractéristiques et fonctions de l'utopie

L'utopie a recours à la fiction, par un artifice littéraire, qui crée une connivence avec le lecteur, ce que Thomas More appelait des « voies obliques », en mêlant l'inconnu au connu, en faisant appel à une « connivence intellectuelle » avec le lecteur lettré, fondée sur des références communes : références à Platon, interpellation du lecteur, et jeu du quatrain en langue utopienne. La description d'une société idéale se fait donc dans un cadre imaginaire, au cours d'un récit de voyage fictif et permet d'exprimer le rêve d'une société meilleure ou l'espoir d'une transformation volontaire et efficace du monde.

L'utopie permet par ailleurs d'effectuer une prise de distance critique à l'égard des institutions politiques et sociales inégalitaires. Elle peut aussi constituer une invitation à la contestation pratique, servir de source à des idéologies révolutionnaires.

On voit donc grâce à l'utopie combien le récit de fiction peut être une arme de contestation

Toutefois, une question se pose : d'après l'étymologie U-tope n'existe pas. L'utopie serait donc seulement imaginaire ? ou seulement un monde inversé ? L'utopie a donc un aspect ambivalent qui peut la rapprocher de la dystopie.

4°) Petit florilège des utopies et dystopies dans la littérature -

1-A l'origine ; le mythe de l'âge d'or, le Paradis

Deux figures du bonheur originel perdu, lieux où les êtres humains vivent sans souffrir ni vieillir, où la nature généreuse les dispense de travailler, où règnent la paix et la justice, dans la proximité des dieux.

2- En amont de Thomas More : *La Cité des dames* Christine de Pisan 1405

Invention d'un monde parfait par des femmes.

-Mais exclusion de l'autre partie de l'humanité

Questionnement sur cette exception littéraire –place de la femme dans la littérature et au Moyen-âge

3-L'Abbaye de Thélème de François Rabelais, dans *Gargantua*, 1534 et *Quart livre avec voyage d'île en île*

Force de l'imagination Rabelaisienne et « fais ce que voudras »

4-La Bétique dans *Les aventures de Télémaque* de Fénelon, 1699

Présentation de Fénelon et des *Aventures de Télémaque*.

-Contexte didactique et pédagogique/ Duc de Bourgogne

-Contexte de réécriture de l'Odyssée

-Esthétique classique « placere et docere »

-Variation sur le thème de l'Utopie et renouvellement du mythe de l'Age d'or

5-Eldorado Voltaire *Candide*, 1759

Une Utopie au temps des Lumières

Le mythe de l'Eldorado revisité dans le sens d'une richesse intellectuelle et scientifique au service du bonheur de l'être humain

6-*L'an 2440 rêve s'il en fut jamais* Louis Sébastien Mercier 1771

Uchronie et rêve scientifique

7-la dystopie

-du grec dus, exprimant une idée de difficulté, de trouble),

W ou le pays du Sport Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, chapitre XII, 1975

Sa majesté des mouches de William Golding comme robinsonnade dystopique, 1954

La Servante écarlate de Margaret Atwood, 1985.